



1

2019

« **L**apins blancs. » Ce sont les premiers mots qui ont franchi ma bouche, ce matin. Aussi loin que remonte ma mémoire, j'ai toujours prononcé cette formule le premier jour de chaque mois. Il paraît que ça porte bonheur... Certes, c'est une tradition qui peut sembler absurde, mais je fête aujourd'hui mon centième anniversaire, alors qui sait ?

Certains affirment que ma longévité tient du miracle. Moi, je ne crois pas que la force mentale et les prouesses médicales suffisent à prolonger l'espérance de vie. Ni que les lapins aient un quelconque rapport avec la choucroute, soit dit en passant ! Je dirais plutôt qu'au moment même de notre conception, notre destin est déjà tout tracé. Quand j'avais douze ans, les médecins m'ont dit de m'estimer heureuse si j'atteignais un jour la vingtaine. Ils sont tous morts avant moi. Bien sûr, j'ai mis toutes les chances de mon côté : j'ai pris soin de ma santé du mieux possible, j'évite les excès, sans me refuser des petits plaisirs pour autant. De temps en temps, je m'autorise un mille-feuille ou une poignée de bonbons, par exemple. Après tout, je ne risque pas d'en mourir ! Certains vont jusqu'à attribuer leur âge avancé à un petit verre de whisky chaque soir. « Une lichette et au lit ! » qu'ils disent. Personnellement, je préfère le gin. Un bon gin classique, pas toutes ces nouveautés aromatisées. Figurez-vous qu'on en fait même un à la rhubarbe et au gingembre,

de nos jours ! Qu'est-ce qu'ils ne vont pas inventer... Bref, destin ou pas, toujours est-il que je suis sur le point de fêter un siècle de vie. Oh, ne vous faites pas de bile ! Je suis peut-être un fossile, mais j'ai encore toute ma tête. Comme narratrice, je suis tout à fait fiable.

Habituellement, la salle où je me trouve est décorée avec goût, dans des tons caramel, taupe, vert fougère, et meublée de canapés douilletts qui vous enveloppent comme un cocon. Ce soir, en revanche, ses murs sont chamarrés de guirlandes de papier aux couleurs pastel, dignes de celles que fabriquent les enfants à l'école primaire. Je soupçonne les membres du club de travaux manuels de les avoir confectionnées... Trois ballons argentés, un numéro un et deux zéros se balancent doucement au-dessus des bouches d'aération. Des tables nappées de noir ont été pailletées d'étoiles dorées, qu'une pauvre âme devra ramasser demain matin. On en retrouvera certainement dans la moquette jusqu'à Noël.

Dans le coin de la pièce, un gâteau à quatre étages, au glaçage hérissé d'une armée de bougies, surplombe la piste de danse improvisée. C'est forcément une idée de Frank : il n'y a que lui pour suggérer une extravagance pareille. On va manger de la génoise pendant des semaines !

Au fait, arrivez-vous à vous représenter une dame de cent ans ? Voici quelques détails qui pourraient vous aiguiller : mes cheveux, autrefois blond miel, sont désormais argentés, mais vous l'aviez sans doute déduit par vous-même. Même s'ils ont nettement perdu en épaisseur, ce qu'il en reste est coupé, selon l'expertise de Candice, en « carré déstructuré ».

À travers la peau de mes mains, translucide, mouchetée de taches brunes, on devine aisément le bleu de mes veines. Les mains ne mentent jamais, comme le cou. J'ai les jointures déformées par l'arthrite, si bien que, quand mon heure sera venue, il faudra couper mes bagues pour me les retirer. Mes ongles, cachés sous leur couche de vernis (non, je ne plaisante pas !), sont striés et jaunis. Quant à mes yeux,

inutile d'en faire des tonnes pour tenter de vous les décrire : personne n'a jamais réussi à déterminer s'ils étaient bleus ou verts. Tout dépend de mon humeur. Néanmoins, avec le temps, ils se sont légèrement voilés.

On me dit souvent que j'ai de la chance d'avoir un teint impeccable. La génétique y est sans doute pour quelque chose, mais laissez-moi tout de même vous confier un secret... Depuis près de quatre-vingts ans, je me badigeonne le visage d'une lotion très spéciale. À la ferme, quand les pis des vaches se gerçaient, on les enduisait d'un épais onguent apaisant. Eh oui, vous avez bien lu ! Le secret de ma peau lisse, c'est la crème pour pis de vaches. Il n'y a pas de quoi ! Pour ce qui est de mes dents, je ne m'en sors pas mal non plus. Oh, elles ne sont plus aussi blanches qu'avant, bien sûr. Mais au moins, elles sont toujours dans ma bouche, et pas dans un verre sur ma table de chevet. Dans le temps, je les frottais avec la suie du conduit de cheminée. En matière de maquillage, les rouges à lèvres pimpants ne m'ont jamais fait peur. Après tout, pourquoi ne pas mettre en valeur son plus bel atout ? Ce soir, je porte la couleur Ruby Woo, de chez un certain Mac. C'est Candice qui me l'a acheté. J'espère qu'il n'était pas trop cher, parce que la pauvre petite ne gagne pas grand-chose. Elle m'a aussi offert un journal à remplir sur cinq ans. Parfois, l'optimisme des jeunes m'épate.

Pour l'occasion, j'ai enfilé une robe noire sobre aux finitions impeccables. Les vêtements de cette qualité ont un prix, mais, heureusement pour moi, les deux gentilles petites dames qui tiennent la boutique solidaire n'y connaissent rien. Elles en voulaient dix livres. Dix ! Comme je ne suis pas du genre à escroquer les bonnes œuvres, je leur en ai donné trente, et je les ai laissées réfléchir à ce qu'elles allaient bien pouvoir exposer sur leur mannequin fraîchement déshabillé.

Je parcours la pièce des yeux à la recherche de visages connus. Qui sont tous ces gens ? Je préfère ne pas poser la

question. Ils ont sûrement été enrôlés je ne sais où pour faire de la figuration (certains seraient prêts à tout pour un buffet gratuit). Malgré les lumières tamisées, je distingue Frank, assis dans un fauteuil à oreilles dans le coin de la salle.

Depuis qu'il s'est installé ici, il y a quelques mois, il est devenu mon nouveau meilleur ami. Au début, il était un peu distant, mais j'ai réussi à l'apprivoiser. Je lui adresse un petit signe de la main, auquel il répond en levant une casquette imaginaire. Que dire de plus à son sujet ? Difficile d'affirmer qu'il est l'être humain le plus adorable de la planète Terre, puisque je ne connais pas tout le monde, mais il ne peut qu'être en très bonne position. En plus, il est terriblement séduisant, avec sa petite moustache géométrique digne d'Errol Flynn. Je suis prête à parier qu'il se sert d'une règle et de ciseaux à ongles pour obtenir cet effet. Ses yeux ont toujours la couleur vive des bleuets, et ses cheveux blancs, épais et ondulés, semblent avoir été déposés sur sa tête comme une volute de crème Chantilly. Pour tout vous dire, je lui envie un peu cette belle crinière... En plus, il est jeune, du haut de ses quatre-vingts ans et des poussières. Je suis bien trop vieille pour lui, voyez-vous. De toute manière, je ne suis pas son genre. Frank a passé cinquante-huit belles années avec son Ernest. Il est même parvenu à l'épouser et à adopter son nom quatre ans avant sa mort. On les appelait M. et M. Myers. Si ça, ce n'est pas le grand amour...

Pour une raison obscure, on a réglé la musique si fort que les murs en tremblent, et je sens ma cage thoracique vibrer au rythme des affreuses basses. J'ai la sensation qu'on me piétine la poitrine. Pas question de m'en plaindre, cependant. Pour trahir son âge, il n'y a rien de mieux que de demander aux jeunes de baisser le son.

Je triture distraitement le fermoir doré de mon sac à main – en cuir verni, comme celui de Sa Majesté. Je me demande souvent ce qu'elle cache dans le sien. Une poignée

de bonbons au citron, ou des pastilles à la menthe pour les chevaux, peut-être. Après tout, elle n'a pas besoin d'y mettre de la monnaie ou les clefs de chez elle. Quoi qu'il en soit, il ne la quitte jamais, niché au creux de son coude. Elle m'a envoyé une carte postale, vous savez ! Une photo d'elle dans un tailleur jaune poussin avec un chapeau assorti. Elle est ravie d'apprendre que je fête mes cent ans, et me transmet ses meilleurs vœux. Elle est très bien pour son âge, elle aussi.

Tiens, voilà Candice qui approche ! Elle se bouche les oreilles et secoue la tête d'un air réprobateur.

— Bonjour, ma grande.

— Mais à qui est-ce que vous parlez, Jenny ? Depuis tout à l'heure, je vous vois marmonner dans votre coin. Attention, c'est le premier signe de la sénilité !

— Oh, ne te tracasse pas. Je suis perdue dans mes pensées, c'est tout.

— Je leur ai demandé de baisser un peu ce raffut. Vous voulez que j'aille vous chercher un autre verre ?

— Puisque tu le proposes... je reprendrais bien un peu de bulles.

— Votre rouge à lèvres a un peu bavé. Attendez, je vais vous arranger ça.

Sur ces mots, elle humecte son mouchoir crasseux sur sa langue, et m'en frotte le contour de la bouche, comme si je n'étais qu'une petite sagouine. L'intention n'est pas mauvaise, mais je suis tout à fait capable de retoucher mon maquillage toute seule. Bon, même si je râle, au fond, je ne lui en veux pas. Candice est très gentille et je l'aime beaucoup. Cet emploi n'est qu'une étape, pour elle. Elle rêve de suivre des études d'esthétique, mais visiblement, c'est elle qui fait bouillir la marmite dans son ménage. Elle vit avec son petit ami qui, d'après ce que j'ai compris, est plutôt bon à rien. Malgré tout, elle en est très amoureuse. « Et mon Beau ceci, et mon Beau cela... » Elle ne parle que de lui à

longueur de temps ! Au début, j'ai cru que c'était un faux nom, mais figurez-vous qu'il s'appelle vraiment Beau. Il est musicien, même s'il n'en vit pas vraiment. Je vous parie qu'il ment et qu'il a en réalité un prénom tout à fait banal – comme Keith.

Candice revient à présent, une paire de coupes de pétillant dans une main, et une assiette garnie d'amuse-gueule dans l'autre.

— Et voilà pour vous ! Deux mini-sandwiches complets saumon-concombre, un œuf à l'écossaise, et quelques tomates cerises comme vous aimez.

Elle me couvre les genoux d'une serviette en papier, puis, perchée sur le bras de mon fauteuil, prend une gorgée de mousseux.

— Alors, qu'est-ce que cela fait d'être centurion ?

— Aucune idée. Je n'ai jamais fait partie de l'armée romaine.

— Pardon ?

— Je suis centenaire, ma grande, pas centurion.

— Ah oui ! Bah, quoi qu'il en soit, j'ai du mal à m'imaginer vivre si longtemps.

On a rallumé la lumière, et la musique n'est désormais plus qu'un bruit de fond, pas plus fort qu'au supermarché.

— Tu verras, quand tu auras mon âge, ce ne sera plus si rare. Je ne sais pas qui sera le monarque d'ici là, mais il ne se donnera sûrement plus la peine d'envoyer une carte à tous ceux qui auront la chance de vivre un siècle. Quel âge as-tu, au fait ?

— Je vais fêter mes vingt-trois ans cette année.

— Autrement dit, tu es née en quatre-vingt-seize, c'est bien ça ?

La jeune fille se penche et me donne un petit coup d'épaule espiègle.

— Exactement ! Dites donc, ça carbure, là-dedans ! Si seulement j'étais aussi forte en maths...

À l'entendre, on croirait que je viens de résoudre une série d'équations du second degré ! Inutile d'être un génie pour soustraire vingt-trois à deux mille dix-neuf. Il y a des jours où les jeunes d'aujourd'hui me désespèrent...

Je sens le vibreur de son téléphone portable au même moment que Candice, qui se lève et le tire de sa poche. Lorsqu'elle consulte l'écran éclairé, son expression se fait soudain sérieuse. Puis, de ses pouces laqués de noir, elle compose un message à toute allure.

— Je l'ai pourtant prévenu que je rentrerais tard... soupire-t-elle. Il a vraiment une mémoire de poisson rouge, par moments !

Elle me montre la photo d'un homme qui affiche une moue boudeuse, digne d'un enfant gâté. Des boucles d'un noir de jais tombent sur son bandana et, derrière les verres couleur lilas de ses lunettes de soleil, je remarque que ses yeux sont cernés de khôl. Il faut toujours se méfier des hommes qui portent des lunettes de soleil à l'intérieur. Quant à son maquillage... vous vous doutez forcément de ce que j'en pense.

— C'est Beau, n'est-ce pas ?

Radieuse, elle caresse l'image du bout de l'index.

— Il est canon, vous ne trouvez pas ? Il a pris un selfie pour me montrer comme il est triste que je ne sois pas à la maison avec lui. Apparemment, il n'a rien avalé, le pauvre chéri !

— Pourquoi ? A-t-il perdu l'usage de ses jambes ?

Elle remet le téléphone dans sa poche.

— De ses jambes ? Oh ! Mais non, bien sûr. C'est juste que, d'habitude, c'est moi qui prépare le repas. Je vais lui rapporter un petit assortiment d'amuse-gueule.

Elle prend une nouvelle gorgée de pétillant, puis consulte sa montre d'un coup d'œil discret. Elle se met alors à pianoter nerveusement sur sa cuisse.

— Je m'en veux, maintenant. J'aurais dû le lui rappeler ce matin, mais il dormait encore quand je suis partie, et je n'ai pas souhaité le réveiller...

— Rentre chez toi si tu le désires. Ne te sens pas obligée de rester pour me faire plaisir.

Elle me donne une petite tape sur le bras.

— Pas question ! C'est votre soirée, et je ne m'en irai pas avant que vous ne soyez au lit.

— Je ne voudrais pas te causer des ennuis, ma belle.

La jeune fille fronce les sourcils.

— Des ennuis ? Aucun risque. Beau n'est pas comme ça. Tant qu'il sait où je me trouve, ça ne le dérange pas que je sorte une fois de temps en temps.

— Trop aimable, marmonné-je (mais elle ne semble pas saisir le sarcasme de ma remarque).

Tout à coup, j'en ai assez. L'assiette de carton en équilibre sur mon genou n'est pas assez rigide, si bien que plusieurs tomates cerises ont roulé au sol.

— Je crois qu'il est justement l'heure que j'aille me coucher, Candice.

— Pas déjà ! s'écrie-t-elle en se levant d'un bond, renversant au passage ma coupe posée sur la table basse. Oups ! marmonne la maladroite, qui se penche pour la ramasser. Au moins, elle n'est pas cassée. Je vais vous en chercher une autre, et ensuite, on passera au dessert. Vous ne pouvez pas partir avant le gâteau, quand même !

En tapant dans ses mains, elle parvient à capter l'attention de l'assistance.

— Bon, écoutez-moi ! Jenny ne va pas veiller trop tard, alors c'est le moment de couper le gâteau et de chanter *Joyeux anniversaire* !

Pendant qu'elle s'occupe d'allumer les bougies, quelqu'un ne peut pas s'empêcher d'assurer, pour plaisanter, que les pompiers sont prêts à intervenir. Même s'il n'y a pas cent bougies sur la pièce montée (ce serait absurde),

j'en compte une bonne cinquantaine, réparties sur les quatre étages.

Sans crier gare, Frank apparaît à mes côtés et m'offre son bras.

— Madame ?

Il sent divinement bon, comme toujours. Je me laisse glisser au bord de mon siège, et je me prépare à me lever. Cramponnée d'une main à l'accoudoir, et avec l'aide de Frank qui me soulève par le coude, je réussis à me mettre sur pied du premier coup. Mon ami m'apporte ensuite mon déambulateur, et ne me lâche qu'une fois certain que j'ai trouvé mon équilibre. Le temps que j'atteigne le gâteau, à l'autre bout de la salle, je crains que les bougies ne s'éteignent toutes les unes après les autres. Candice n'a pas pensé à tout... L'assemblée accompagne ma pénible traversée en entonnant un *Joyeux anniversaire* atrocement ralenti et peu mélodieux. Sous une salve d'applaudissements, je parviens à rassembler suffisamment de souffle pour éteindre les quelques bougies qui n'ont pas entièrement fondu sur le glaçage. Une fois l'exploit accompli, Frank m'entoure les épaules d'un bras et plaque un baiser sur ma joue.

— Bon anniversaire, Jenny !

— Un discours ! crie Candice, les mains en porte-voix.

Face au silence qui s'abat sur la pièce, ma gorge se serre. La plupart des invités sont des inconnus, qui ont été convaincus par je ne sais qui de prendre part à la fête d'anniversaire d'une vieille dame ayant survécu à tous ses proches. Dans ma tête, les années se rembobinent comme une pellicule de film. J'ai l'impression de voir défiler les images en noir et blanc d'un bulletin d'information à l'ancienne, aux personnages animés en accéléré.

De retour dans ma chambre, je m'assieds au bord du lit le temps que Candice m'ôte mes collants, agenouillée devant

moi. Elle remarque mes pieds enflés et les masse distraitement. Je ne sais pas combien on la paye, mais ce n'est certainement pas assez.

— Alors, vous vous êtes bien amusée ?

— Oh oui, dis-je, sincère. Il y a bien longtemps qu'on ne s'était pas donné autant de mal pour moi.

Elle se lève et jette mes bas dans le panier à linge.

— Besoin d'aide pour vous mettre en chemise de nuit ? (Sans attendre ma réponse, elle défait la fermeture Éclair au dos de ma robe.) Voilà, ça devrait aller. Je reviens tout de suite avec votre chocolat chaud.

J'apprécie l'attention : elle a fait le plus dur à ma place (les collants et la fermeture), et me laisse terminer seule. Même à mon âge, c'est important de préserver sa dignité, et une certaine autonomie. Je lui pardonne l'incident du rouge à lèvres.

Lorsqu'elle reparaît, je suis assise dans mon lit simple, la peau encore luisante d'onguent. J'attrape à deux mains la tasse qu'elle me tend. Pour mon âge, je ne tremble pas beaucoup, mais je préfère ne pas prendre de risques. Candice aussi, d'ailleurs : elle n'a rempli la tasse qu'aux trois quarts. J'observe attentivement son visage, émerveillée par la fraîcheur de son teint, malgré l'heure tardive. Ses sourcils sont superbes. Selon elle, il faut absolument les soigner – toute l'expression du visage repose sur eux. Elle erre vers ma table de chevet, et s'empare d'un cadre.

— Mais dites-moi, qui est cette beauté ?

J'ai ressorti la photo ce matin, pensant que ça me ferait du bien de me remémorer le temps où je faisais tourner les têtes.

— Enfin, c'est moi, godiche ! Tu ne me reconnais pas ?

Elle approche le cadre de mon visage, puis pousse un sifflement admiratif.

— Vous étiez à tomber, Jenny ! Ils devaient tous être à vos pieds, à l'époque.

Je ne suis pas du genre à me vanter, mais elle n'a pas tout à fait tort. Souvent, je me demande ce qu'il serait advenu de moi si je n'avais pas été gâtée par la nature. Lorsque Candice remet la photo à sa place, ses yeux s'attardent sur le bois verni de ma boîte à bijoux.

— Tiens, je n'avais jamais vu ce coffret non plus.

Elle triture le fermoir et soulève le couvercle. Entre curiosité et indiscretion, il n'y a qu'un pas.

— Apporte-le-moi, veux-tu ?

La boîte entre les mains, elle vient s'asseoir sur mon lit.

— C'est un très bel objet.

Je suis contente qu'elle reconnaisse le talent de l'artisan qui a fabriqué cette boîte, mais c'est son contenu qui la rend particulièrement précieuse. Elle ne renferme pas des bijoux, mais les souvenirs d'une vie entière.

Sans y être invitée, elle glisse la main à l'intérieur, et en tire une statuette de bois à l'effigie d'une jeune fille qui, de ses bras tendus, entoure un espace vide. La voyant retourner l'objet entre ses doigts, je me raidis.

— On dirait qu'il en manque un morceau.

Je prends une gorgée de chocolat chaud.

— C'est le cas.

Sans entrer dans les détails, je regarde Candice fouiller de plus belle. Du coffret, elle tire une pierre : un galet rose, marbré, ramassé sur une plage lointaine il y a une éternité. Lorsque je tends la main, elle le dépose au creux de ma paume. Bien que mon cœur se serre à ce contact, je trouve dans ses contours familiers un certain réconfort. J'avais promis de le conserver précieusement, et j'ai tenu parole durant de longues années. Aujourd'hui encore, je le chéris.

L'auxiliaire de vie parcourt les lettres, photos et vieilles coupures de journaux jaunies par le temps. Elle en dégage un article qui, lui, ne réside dans la boîte que depuis quelques mois. Le papier est blanc, et l'encre n'a pas encore perdu sa netteté. Même si j'ai pu lire le titre un nombre incalculable

lable de fois, il me saute aux yeux, toujours aussi frappant. Je ferme les paupières un instant. Il tient en un seul mot : « Massacrés. » Les yeux plissés, Candice considère le billet.

— Qu'est-ce que ça raconte ?

Je lui ôte la coupure des mains, la plie en deux, puis inspire profondément.

— J'ai un service à te demander.

— Bien sûr, répond-elle de son habituel ton jovial. Que puis-je faire pour vous ?

À l'entendre, on croirait qu'elle s'attend à ce que je lui demande de passer à la boulangerie. Elle ne va pas tarder à s'apercevoir que ma requête est loin d'être aussi triviale.

— Il y a une chose que je dois faire, et je n'y arriverai pas toute seule. J'ai besoin d'une personne de confiance à mes côtés. Quand je t'aurai raconté mon histoire, j'espère que tu comprendras l'importance du voyage qu'il faut que j'entreprenne.

— Un voyage ? Quel voyage ?

Je lui prends les mains, et les serre si fort que mes jointures blanchissent.

— C'est ma dernière chance de tirer un trait sur le passé. S'il te plaît, accepte de m'accompagner.